

« La culture, c'est let entre les gens »

Le tourisme, la jeunesse, les lycées, les infrastructures, l'ancien syndicaliste cheminot **Jean-Marc Coppola** avait officié dans plusieurs domaines au cours de ses trois mandats au Conseil régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur. Artisan du Printemps marseillais lors des dernières élections municipales, le voici adjoint en charge de la culture pour toutes et tous, de la création et du patrimoine culturel.

Une délégation où on ne l'attendait pas mais que cette figure locale de la gauche a sollicité auprès de la maire écologiste Michèle Rubirola. Il nous livre ses pistes de réflexion et de travail pour les six années à venir.

Zibeline : Quelles ont été vos premières actions ?

Jean-Marc Coppola : Tout d'abord mettre en œuvre l'Été marseillais qui était un engagement que nous avions pris, ce qui n'a pas été évident car les services de la ville n'avaient pas l'habitude. Cela a permis à des familles marseillaises qui n'avaient pas la possibilité de partir en vacances de profiter des espaces publics. L'édition 2021 sera mieux préparée. C'est une façon aussi de soutenir le monde de la culture en grande souffrance avec la crise sanitaire et qui ne demande pas seulement des moyens mais de l'activité. Le deuxième acte a été de s'investir pleinement dans la réussite de *Manifesta*. J'en ai découvert le sens et le contenu que l'ancienne majorité ne nous avait jamais présenté. Ce n'est pas une Biennale d'art contemporain élitiste venue d'ailleurs, il y a une construction citoyenne intéressante.

Vous avez également multiplié les rencontres avec les opérateurs culturels. Qu'en reprenez-vous ?

C'était autant une façon de me faire connaître auprès d'eux, que de les connaître personnellement et reconnaître leur travail. Ils et elles ont d'ailleurs comme attente commune une meilleure reconnaissance pour ce qu'ils font. J'ai fait le constat que Marseille abrite des pépites d'une grande diversité mais qu'il n'y a pas de valorisation et donc d'appropriation par les Marseillais. Or la culture, pour moi, c'est le trait d'union entre les gens, l'émancipation humaine, la part d'imaginaire pour décrypter la complexité de la société et construire celle que l'on veut. Au-delà de m'avoir permis d'entendre les attentes, ces rencontres vont contribuer à bâtir les fondations de ce que sera une politique culturelle, tenant compte des marqueurs

Entretien avec Jean-Marc Coppola (PCF), nouvel adjoint à la culture de la municipalité issue du Printemps marseillais

Sans réduire notre action à cela, je souhaite développer trois axes. Le premier est le développement de l'éducation artistique et culturelle chez les enfants dont on a principalement les responsabilités, c'est-à-dire de 0 à 11 ans. Comment permettre à ces 100 000 minots de découvrir un ou plusieurs arts, une pratique et aider à ce que des projets éducatifs se développent ? Cela induit un travail de concert avec l'Éducation nationale car je ne l'entends pas seulement en termes d'activités périscolaires. Le deuxième axe concerne l'ouverture au monde de Marseille. Cela veut dire regarder et assumer la ville et son histoire telles qu'elles sont et favoriser des coopérations en Méditerranée et à l'international. L'idée d'un projet ambitieux et durable qui concrétise ce que signifie Marseille comme trait d'union avec la Méditerranée est en train de faire son chemin. Le contre-pied à un Puy-du-Fou provençal ! Le troisième axe, c'est la démocratie culturelle.

Quel dispositif envisagez-vous pour mettre en œuvre cette démocratie culturelle ?

Il n'est pas dans notre état d'esprit d'opposer la culture populaire à une prétendue culture élitiste. Pour construire la politique culturelle que j'évoquais précédemment, je propose d'inventer une nouvelle forme d'assises. Celles-ci ne doivent pas réunir que les acteurs culturels mais plutôt faire se rencontrer les professionnels et les publics y compris ceux qui sont éloignés, dans des lieux qui ne sont pas forcément des lieux de culture au sens strict. Je pense aux écoles, aux universités, aux hôpitaux, aux centres pénitentiaires, sur le port, etc.

Quand la situation des bibliothèques va-t-elle enfin évoluer ?

C'est la plus critique et il faut des actes rapides et des signaux forts de changement. Cela signifie mettre des personnels qualifiés pour rouvrir les trois sur

de ce qu'est la nouvelle majorité municipale issue du Printemps marseillais. Mon rôle comme mon état d'esprit n'est pas d'être gestionnaire de ce qui existe déjà et de bien distribuer les subventions. **Quand on se replonge dans le programme culturel du Printemps marseillais, on ne peut que penser qu'il est si riche qu'il sera difficilement réalisable en un mandat. Comment allez-vous prioriser les chantiers ?**



Le trait d'union

huit qui sont fermées et retrouver des amplitudes horaires normales à l'Alcazar. La bonne nouvelle est l'ouverture de la médiathèque Salim Hatubou au Plan d'Aou, le 20 octobre, même si on ne sera pas tout de suite dans les conditions optimales. J'ai découvert qu'il y avait cinq autres projets d'ouverture de bibliothèques dans les cartons depuis des années mais à l'arrêt par manque de moyens matériels, humains et financiers. Je souhaite que dans l'année qui vient, on recrute au moins quarante agents supplémentaire, en plus des remplacements des départs à la retraite. J'encourage les collectifs d'usagers à ne pas baisser la garde et maintenir la pression même si la majorité municipale a changé.

Que mettez-vous derrière le terme Maisons de la culture, proposition phare de la campagne ?

On ne va pas en construire dans tous les arrondissements s'il y a déjà un équipement municipal à proximité. L'idée est de voir comment on irrigue tout le territoire de manière équitable en lieux de culture.

Il existe des déserts comme les 11^e et 12^e arrondissements. Le 8^e n'est pas si bien doté

que ça. En même temps, il y a du foncier disponible et des sites à préempter. Soyons utopiques : la Villa Valmer que nous voulons réintroduire dans le bien commun peut avoir une destination culturelle et artistique.

Vous avez pérennisé la gratuité des musées municipaux, expérimentée pendant l'été. Y aura-t-il d'autres étapes dans ce sens ?

Cela ne concerne que les collections permanentes. C'est un premier pas. Il y aura en effet d'autres annonces dans les prochains mois. La gratuité ne suffit pas si on n'accompagne pas les publics pour leur donner envie de venir et de revenir. L'enjeu n'est pas seulement de rendre l'accès aux lieux libre pour attirer des visiteurs. Notre ambition est de contribuer à l'émancipation en faisant découvrir ou redécouvrir les arts aux différents publics et pourquoi pas susciter des vocations.

Quelles sont vos priorités en termes d'équipements publics ?

La gestion du patrimoine municipal a été catastrophique. Il n'y avait plus de sens donné à l'action publique. Nous sommes face à deux problèmes majeurs : le manque de personnel, en nombre et en qualification, et le manque d'investissements dans les bâtiments. Les exemples sont légion : l'opéra a besoin d'une sérieuse remise en état, l'Odéon a pris l'eau, le Théâtre du Gymnase nécessite deux ans de travaux pendant lesquels il va falloir relocaliser les spectacles. J'estime aussi que le parc Chanot n'est plus adapté ; pourquoi ne pas y envisager le grand auditorium dédié à la musique qui fait défaut à Marseille ? Heureusement, on ne découvre pas que des cadavres dans les placards. Il y a aussi des merveilles sous-utilisées voire en friche.

Quel constat faites-vous des conséquences de la crise sanitaire sur l'activité artistique et culturelle à Marseille ?

L'incohérence et le manque de clarté des décisions gouvernementales ont été déstabilisantes au possible. Heureusement, il y a une grande richesse de réflexion pour trouver des moyens de continuer à vivre, créer et accueillir les publics dans ces conditions. Cela vaut le coup d'écouter des personnes qui ont parfois elles-mêmes inventé avant les pouvoirs publics les protocoles pour poursuivre leurs activités tout en protégeant l'autre. Cela renforce ma conviction que les artistes et le monde de la culture sont des repères essentiels pour penser la société de demain et participer à sa construction.

◆ PROPOS RECUEILLIS PAR LUDOVIC TOMAS ◆



Dérives chorégraphie le parcours de migrants LGBT à Marseille. Une performance dirigée par Liam Warren dans le cadre de Manifesta 13 Marseille

Cité Queer

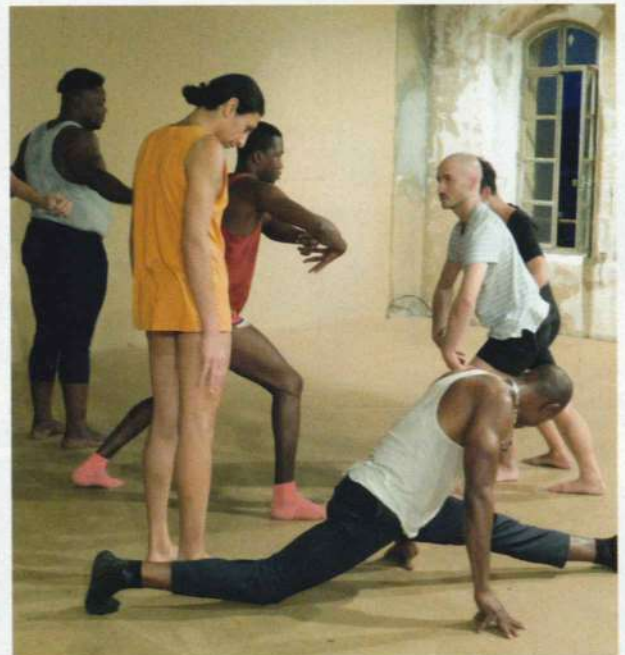
MIGRATIONS DANSÉES

« **T**out mouvement peut être une danse. » Liam Warren l'affirme avec conviction. Ce chorégraphe canadien de 31 ans dirige une performance atypique qu'il a intitulé *Dérives*. Les danseurs non professionnels sont aussi migrants et LGBT. La singularité du projet a convaincu la biennale d'art contemporain Manifesta 13 de l'intégrer dans sa programmation. Fouad, Mohamed, Baï, Ibrahim, Anis, Ramzia, Souleymane et Moussa se sont rencontrés dans le cadre d'un groupe de parole, initié par ces deux derniers, qui se réunit tous les vendredis au Spot, centre de santé sexuelle de l'association Aides, à Marseille. Ils viennent du Mali, de Côte d'Ivoire, du Nigeria, de Sierra Leone, de Syrie ou encore du Maroc. L'idée de construire une œuvre chorégraphique vient de Moussa, en préparant une exposition pour laquelle il a rassemblé témoignages et photographies de réfugiés porteurs du VIH ou du virus de l'hépatite C. L'émergence de mots, d'images et de ressentis si différents l'a incité à aller plus loin.

Proche de l'institut Calem du docteur et imam gay marseillais Ludovic Mohamed Zahed, lui-même cofondateur du réseau culturel Aoziz of inclusion avec le chorégraphe Andrew Graham, il demande à ce dernier comment donner corps à la diversité des parcours ainsi retracée. La mission est alors confiée à Liam Warren d'imaginer une pièce. Cet ancien de l'École nationale de ballet de Toronto, de la compagnie Alvin Ailey à New-York et du Ballet Preljocaj à Aix-en-Provence a déjà travaillé sur la thématique de la migration dans le cadre d'ateliers à Calais et au musée de la Porte dorée à Paris. Pour *Dérives*, le Canadien installé à Marseille a souhaité soustraire de la notion de migration ses contingences, comme les divers moyens de transports, pour ne garder que le fondamental, c'est-à-dire le déplacement des corps d'un endroit à un autre. « Il y a tellement de vécus et d'expériences différentes dans le groupe qu'il est impossible de donner une vision singulière. Pour trouver une cohérence qui respecte chacun, une voie qui unit tous les participants, j'ai eu une réflexion sur la marche dans toutes ses formes. »

Pas besoin d'artifice

Au fil des répétitions hébergées par la compagnie Christophe Haleb, le collectif se rode aux exercices de déambulation, d'improvisation et d'occupation de l'espace, notamment en réduisant ou au contraire en augmentant les distances entre chacun. Autre entraînement : observer les mouvements de



© Ludovic Tomas

l'autre et tenter de les calquer sur son propre corps, en duo ou trio symétriques. Les indications sont données en trois langues : français, anglais et arabe pour permettre un même niveau de compréhension. L'ambiance est survoltée. Les youyouy compulsifs. Et les envies d'expression individuelles peinent à se canaliser dans la dynamique collective.

« Ce n'est pas parce qu'on n'est pas au centre que les gens ne font pas attention à toi », rassure Liam. « Il y a une bonne atmosphère de travail. Leur idée de la danse est marquée par la culture de leur pays. Aucun n'avait une vision de ce qu'était la danse contemporaine occidentale. On a trouvé un langage commun à travers la marche et tout le monde a trouvé sa place, dans un même élan. » Le sujet de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre n'est pas mis en lumière. « C'est une évidence. Leur présence n'a pas besoin d'artifice. » « Je ne savais même pas ce qu'était une performance », confirme Moussa, bien que danseur dans une troupe de théâtre dans son Mali natal. Arrivé à Marseille en 2015, ce militant à Aides de 32 ans trouve dans cette expérience un prolongement, « une visualisation de [son] combat ». Et l'occasion de montrer que les migrants ne sont pas que dans l'attente et la demande. « On peut apporter aussi beaucoup de choses ». Danser en témoigne.

♦ LUDOVIC TOMAS ♦

La performance *Dérives* a été réalisée le 3 octobre à la Vieille Charité, Marseille

Manifesta, de l'étrangeté à l'hospitalité

Manifesta poursuit les ouvertures successives de ses expositions. Petit tour d'horizon avec trois nouveaux chapitres du volet *Traits d'Union.s*, à Marseille

Au Musée Cantini, c'est l'absence qui est célébrée, quasiment magnifiée, considérée comme un nouveau départ pour évoquer le chapitre *Refuge*. Les époques sont ici mêlées, autant que les richesses patrimoniales de Marseille, vestiges cimentant une mémoire collective et entrant en écho avec des expériences collectives fondatrices plus récentes, tel que le confinement. Investissant tout le rez-de-chaussée du musée, **Marc Camille Chaimowicz** évoque ainsi

l'isolement depuis sa maison londonienne, notamment via de contemplatives vidéos. L'artiste français aurait dû présenter au Musée sa plus grande exposition en France ; autant de plans contrariés par la pandémie. À l'étage, caracole une ribambelle de cartes postales - 150 exactement, datées 1906 à 1944 - figurant le Transbordeur, ce pont reliant les deux rives du Vieux-Port, détruit par les bombardements allemands et devenu dès lors mythique dans la mémoire de Marseille. Une collection à laquelle répond l'évocation de la Villa Air-Bel, cette bastide tenue par le journaliste américain Varian Fry, qui accueillit moult artistes, intellectuels et communistes réfugiés de toute l'Europe pendant la Seconde Guerre mondiale. Parmi les œuvres exposées, d'émouvants cadavres exquis, vignettes crayonnées en couleurs ou esquissées à l'encre de chine, signées **Duchamp, Breton, Éluard...** Une salle entière est ensuite dédiée au *Jeu de Marseille*, cette relecture du célèbre Tarot par Breton et ses camarades de jeu surréalistes. Dans une salle adjacente, l'artiste vietnamienne



Le Pont Transbordeur 150 cartes postales / 150 postcards, 1906 - 1944 © Musée d'Histoire de Marseille. Photo © Jean-Christophe Lett / Manifesta



Trinh T.Minh-ha a choisi d'évoquer l'héritage postcolonial. En collaboration avec la cinéaste américaine **Lynn Marie Kirby**, elle a regroupé les citations de douze femmes poètes, projetées sur autant d'écrans translucides et vaporeux, éclairés par des spots de couleur. Une manière de célébrer « *le langage comme quelque chose de corporel* » à travers cette rencontre entre la page et l'écran. Plus loin enfin, des pièces de l'activiste **Hannah Black**, notamment une relecture du Mur des lamentations, jouxtant la diffusion d'un entretien vidéo avec **Hannah Arendt**...

Sur les braises des vestiges

Autre temporalité au **Centre Bourse**. À deux pas de l'actuel Vieux-Port, il s'agit cette fois de célébrer la thématique du *Port*, dans ses acceptions antiques comme plus modernes. C'est en plein centre commercial que l'artiste franco-marocain **Yasine Balbzioui** a choisi d'installer ses pièces. Ses sept tapis de laine, réalisés en collaboration avec des artisanes du Haut Atlas marocain, interpellent le chaland, l'incitant à lever les yeux pour découvrir des représentations absurdes et oniriques, inspirées par de réelles scènes vues dans Marseille ! Le **Musée d'Histoire** accueille la suite de l'exposition. Il est à noter que ce sont les artistes eux-mêmes qui ont initié la collaboration avec cette institution, qui multiplie les singularités : premier musée à avoir été construit dans un centre commercial, en 1983, il se situe entre les vestiges du port antique d'une part - récemment magnifiés par les chantiers de restauration - et le quartier Belsunce de l'autre. Une « *confluence de mythes* » qui n'a pas manqué d'inspirer les artistes. **Sara Ouhaddou**, plasticienne franco-marocaine venue de l'univers de la mode et du design, a choisi de « *traiter des échanges culturels et technologiques et humains entre*

les territoires », en exposant les résultats de fouilles fictives : des fragments de savon de Marseille, exposés comme autant d'excavations de fragments architecturaux, empruntant aux méthodes de travail des archéologues. Place ensuite à l'un des projets les plus passionnants de ce volet : celui mené par l'historienne et architecte **Samia Henni**. Pour mener à bien sa réflexion sur le droit au logement et la question du bâti, l'artiste a multiplié les entretiens - avec des habitants, des associations telles que Vendredi 13 ou le Collectif du 5/11, des membres du réseau sanitaire et social... Parmi ces intervenants, citons **Fathi Bouaroua**, ancien directeur régional de la Fondation Abbé Pierre en PACA, qui décrypte la problématique des marchands de sommeil en dénonçant un « *urbanisme passif* ». Plus loin, **Aicha Boutayeb**, assistante sociale chez MARSS (Mouvement et Action pour le Rétablissement Social et Sanitaire) détaille une maraude, tandis qu'un policier anonyme répond aux propos d'un conducteur de bus de la RTM... Autant d'éléments composant une passionnante traversée, à découvrir le long d'un dispositif astucieux - diffusion des entretiens sur des bornes audio, textes et photos accrochés via des pinces à linge, le tout faisant face au Jardin des Vestiges. Tous ces entretiens sont disponibles dans une brochure en libre service, *Pharmacologie du logement*, car « *le logement peut être le remède, mais aussi le mal* » selon Sami Henni, qui revendique aussi la remise en question des manières de faire l'histoire, en conviant l'histoire orale au sein même d'un musée dédié à la discipline.

De l'étrangeté à l'hospitalité

Au **Centre de la Vieille Charité** enfin, c'est la notion d'*Hospice* qui est célébrée, dans son sens le plus large, à l'image du bâtiment - tour à tour hospice, asile ou hôpital. Ici donc, place à l'art brut, aux expériences



Last Spring: a Piquet, 2011 © Gisèle Vienno et / and Damiis Cooper. Photo © Jean-Christophe Latt / Manifesta

Tout autour du Corbu, il y a...

« **C**e n'est pas moi qui ai choisi Le Corbusier, c'est le Corbusier qui m'est tombé dessus ! »
La punch line fait son petit effet, prononcée sous les pilotis supportant « La Maison du Fada »...

Cristian Chironi, l'auteur de la phrase, s'y trouve, en compagnie d'une Fiat 127 modèle 1971. Cela fait six ans que cet artiste italien confronte sa pratique et son histoire personnelle aux travaux et aux histoires de l'architecte. En interrogeant les notions d'habitat, de logement, de précarité, de mobilité, de nomadisme et de sédentarité. Avec curiosité mais sans fascination excessive. Et avec pour objectif, à terme, de réussir à résider et à performer dans une trentaine de logements conçus par Le Corbu, à travers douze pays.

Ici, à Marseille, la Fiat 127 a été baptisée Caméléon, sa carrosserie a été peinte selon les principes de correspondances couleurs-sons prônées par l'architecte, et la performance s'appelle *Marseille Drive*. C'est parti pour une boucle motorisée d'une trentaine de minutes tout autour de La Cité Radieuse. Dans le poste, des pièces musicales composées lors de résidences à Paris et en Inde. La conversation s'engage sur l'inadéquation entre certaines idées architecturales et les façons d'habiter.



© Chironi-Fiat 127 Camaleonte-UH version, Marseille Drive

Sur les appartements de la fameuse « unité d'habitation », à l'origine logements publics, devenus privés, parc et parking étant eux restés publics. On poursuit sur une voie privée qui a l'air publique, et des voies publiques qui se ferment en se privatisant. Plus loin, sur l'orientation bonne ou mauvaise de façades d'immeubles. Sur un face à face, de part et d'autre d'une rue, d'une vieille maison marseillaise et d'une résidence récente. D'une terrasse avec treille et de pare-soleil d'appartements. Enfin d'un projet de destruction de bâtiments anciens pour faire place à une série de tours de grande hauteur, contre lequel des habitants s'organisent. Retour à la case départ, on se gare, dans l'autre sens. Alors, malgré l'impression d'avoir traversé un improbable collage spatio-temporel urbain, on se dit qu'on sait mieux où on habite. Quoique...

♦ MARC VOIRY ♦

Marseille Drive, exposition,
à la **Librairie Imbernon**, Marseille
jusqu'au 28 novembre

La performance *Marseille Drive* a eu lieu du 13 au 16 septembre, dans le cadre de *Manifesta13 Marseille* depuis **La Cité Radieuse**, Marseille

Abraham Poincheval, Walk on clouds © Courtesy Semiose, Paris

étranges, à l'exploration des frontières. Au cœur de la chapelle, l'artiste **Anna Boghiguan** établit un parallèle entre Virginia Woolf et l'écrivaine brésilienne Clarice Lispector. Au gré des étages ensuite, des pièces de **Gisèle Vienne** - en point d'orgue, un mannequin grandeur nature figurant Charles, l'adolescent schizophrène en prise avec sa marionnette à gaine de *Last spring*, son travail en cours. Aux murs, des dessins de **Pierre Guyotat**, figurant toute l'obscénité et la crudité des violences en temps de guerre. Plus loin, un film d'archives réalisé par **Lionel Soukaz**, en complicité avec **Guy Hocquenghem**, sur l'homosexualité... Au hasard des pérégrinations, on piochera aussi des œuvres de **Roland Barthes**, d'**Antonin Artaud**, des autoportraits photographiés d'**Arthur Rimbaud** - mais aussi un manuscrit de ses célèbres *Voyelles*. Mention spéciale au court-métrage *Qu'un sang impur*, de **Pauline Curnier Jardin**, donnant à voir les amours de dames âgées emprisonnées, épousant le point de vue coupable du maton voyeur. Une relecture du film de Jean Genet (*Un chant d'amour*), faisant cette fois la part belle à la sexualité et la sensualité saphique du troisième âge, d'ordinaire taboue. Enfin, n'achevons pas la visite sans un détour par la salle entière consacrée aux recherches et expérimentations immersives d'**Abraham Poincheval**. Autoproclamé *claustrophile*, l'artiste présente pour la première fois une rétrospective de ses travaux passés. Le savant dispositif - très beaux dessins effectués à la craie sur des tableaux noirs d'écoliers, assortis de maquettes à plus ou moins grande échelle - dévoile ainsi ses expériences successives : séjour dans la peau d'un ours naturalisé ou au cœur d'un rocher, couvaion d'œufs de poule, traversée de la Bretagne en armure médiévale... Le parcours, irrésistible, s'achève sur la présentation du prototype de sa prochaine immersion : une ruche géante, dans laquelle il prévoit de passer treize jours - soit la durée d'une vie d'abeille ouvrière - en compagnie de 50 000 individus, pour « amorcer une entente, un rapport au langage » dans cette inédite « collaboration inter espèces ».

♦ JULIE BORDENAVE ♦

jusqu'au 29 novembre

Le refuge au **Musée Cantini**, Marseille

Le port au **Musée d'histoire de Marseille**

L'hospice au **Centre de la Vieille Charité**, Marseille

♦ manifesta.org



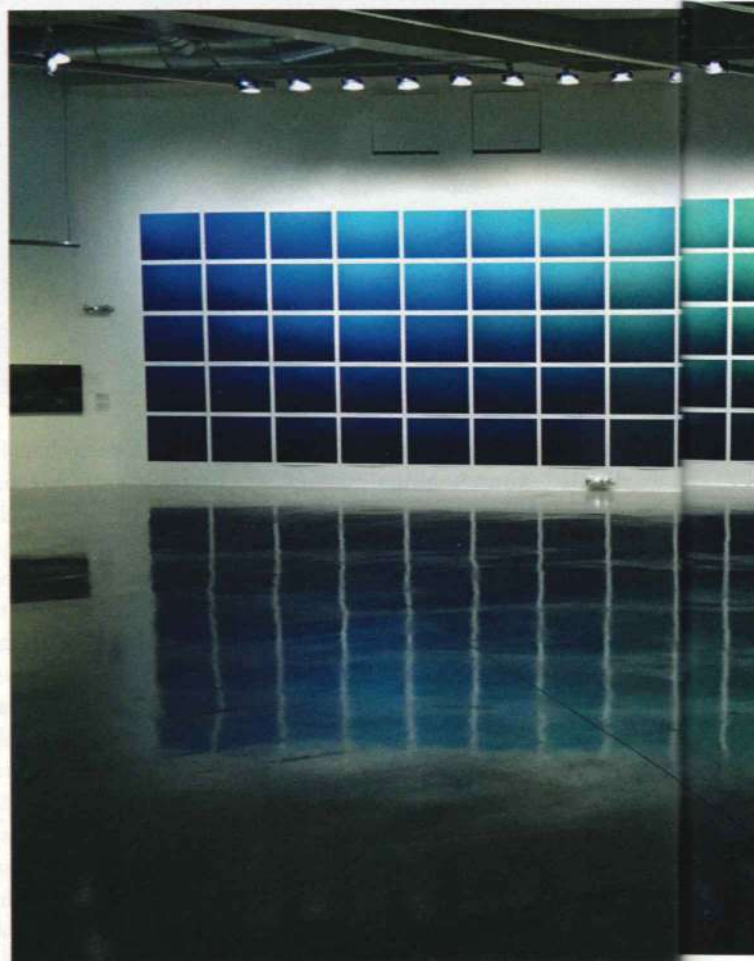
Immersion immédiate a

Les dernières expositions de Pascal Neveux, nommé à la direction du Frac d'Amiens, mettent en exergue le travail d'artistes œuvrant sur le territoire : Nicolas Floc'h, Michèle Sylvander et Maïte Álvarez

Suite à un work in progress présenté en décembre 2019 à la Fondation Camargo à Cassis (Zib'54), **Nicolas Floc'h** expose au Frac l'aboutissement d'un projet qui croise pratique artistique (photographie de paysage) et travail de recherche (représentation, répertoire et cartographie des façades maritimes du littoral français). Avec le soutien de plusieurs structures partenaires*, l'artiste rennais bénéficie du programme de résidence « Calanques, territoire de sciences, source d'inspiration » lancé en 2018, dont le point d'orgue est un manifeste photographique. Mis en scène et en lumière au sous-sol, sur un plateau lustré pour l'occasion, l'illusion de l'immersion dans ses *Paysages productifs* est parfaite ; la mise en abyme physique et visuelle nous plonge littéralement dans un ailleurs imaginaire, entre deux eaux - la surface n'est jamais loin malgré les apparences -, entre émerveillement et effroi. Son installation murale monumentale juxtapose bord à bord 14 tirages photographiques à l'horizontal et 5 tirages à la verticale avec l'effet d'un catalogue Pantone. L'impact de la gamme chromatique sur la rétine est bluffant ! La série *Initium Maris*, partie intégrante des *Paysages productifs*, offre a contrario des images instables, fluides, dans une palette de noirs, blancs et gris propres à notre représentation des abysses. Le silence qui irradie la première série *La couleur de l'eau*, abstraite, tranche avec le mouvement bruisant de la seconde, réaliste, mais toutes deux sont exemptes de figures animales ou humaines car Nicolas Floc'h souhaite plus que tout « montrer ce qui s'étend sous le regard ». Jusqu'à l'hypnotiser.

Juste un peu distraite

Distraite, vraiment, **Michèle Sylvander** ? Peut-être... mais ingénue, certainement. Réputée pour ses œuvres vidéo et photographiques, l'artiste marseillaise crée la surprise en dévoilant ses dessins au crayon noir, parfois rehaussés de couleurs, tirés de petits carnets noirs dans lesquels elle laisse libre cours au trait fluide et à un imaginaire débridé. Oscillant du conte cruel à la ritournelle enfantine, de la malice au candide. D'autant que la multitude de cadres en chêne qui habillent le mur teinté de rose poudré, délicat et fausement naïf, est tellement féminin ! Un « féminin » à double tranchant quand on connaît l'engagement féministe de ses précédents travaux... Aujourd'hui rituel matinal, sa pratique du dessin donne naissance à des saynètes hyper réalistes ou fantasmagoriques, des personnages mi-animal mi-humain,



Paysages productifs, La couleur de l'eau, 2019 © Nicolas Floc'h. Exposition au Frac, 2020 © M.G-G-Zibell...

des postures concupiscentes et un bestiaire où le bouc, le singe, la méduse, la grenouille ne font pas tapisserie. À mille et un jeux de travestissements, coquins et malins, pervers et chastes, de visages masqués, de coiffures échevelées, de corps extasiés, d'enlacements fougueux comme si parler d'amour au petit-déjeuner ne pouvait se faire qu'en lignes et déliés.

Atlas de nuit

« C'est un tout de multiplicités, des constellations de recherches, de projets que j'ai choisi de présenter ensemble » précise **Maïte Álvarez** dont les textes et dessins épars au sol, les moniteurs vidéo, les photos et livrets trouvent leur juste place au centre de documentation. Obligé physiquement de circuler autour des pièces pour mieux les observer, on saisit d'emblée que le corps est le point central du travail de cette jeune plasticienne et chorégraphe qui déroule une version augmentée et vivante de son ouvrage *Atlas de Nuit, souffler des mondes dans la choré(graphie)*. Une scénographie volontairement fragmentée et une circulation qui favorisent la multiplicité des points de vue et des perspectives mises en jeu dans ce travail développé depuis plus de deux ans sur les notions d'échelles spatiale, temporelle et corporelle. Comme dans un livre ouvert, on navigue de *STELLA* qui met en scène trois performers aux *Sismographies* qui repensent la connexion entre le

e au **Frac**



mouvement et le tracé, et *Etre ciel*, création chorégraphique présentée sous la forme d'une installation activée par le public. Ainsi l'exposition met-elle en action ses propres déplacements entre la danse, l'écriture, le corps et le chant « *qui ouvrent de nouveaux mondes* ».

◆ MARIE GODFRIN-GUIDICELLI ◆

* Parc national des Calanques, Fondation Camargo, Observatoire des sciences de l'univers-Institut Pythéas (Aix-Marseille université, CNRS,IRD), ministère de la Culture.

Atlas de nuit
Maïté Alavarez

Paysages productifs
Nicolas Floc'h

Juste un peu distraite
Michèle Sylvander

jusqu'au 17 janvier, dans le cadre de *Manifesta13*
Marseille - Les Parallèles du Sud

Frac, Marseille
04 91 91 27 55

◆ frac-provence-alpes-cotedazur.org



L E L A V A N D O U

EXPOSITION

SOLANGE TRIGER

Suites indonésiennes

10 octobre 2020
> 2 janvier 2021

Villa Théo | 265, av. Van Rysselberghe | Saint-Clair



Mardi > Samedi : 10h/12h - 14h/17h
Renseignements : 04 94 00 40 50 / 09 63 51 32 28



HORIZONTES
DEL
SUR

présente
la troisième édition de

CultureS d'Espagne



du 3 au 15 octobre 2020

BARCELONA

www.horizontesdelsur.org